

Il faut laisser les cactus dans le placard (Romans contemporains) (French Edition)

Pages: 436

Publisher: JC Lattès (October 6, 2010)

Format: pdf, epub

Language: French

[[DOWNLOAD FULL EBOOK PDF](#)]

Table des Matières	Page de Titre	Table des Matières	Page de
Copyright	Epigraphe	Dédicace	Page de
I - La d&eacute;couverte	Anne	Port-Manech, septembre	Lise
Saint-Laurent, septembre	Marie	Paris, septembre	Anne
septembre	Marie	Paris, novembre	Lise
Marie	Paris, octobre	Lise	Saint-Laurent, octobre
Port-Manech, novembre	Marie	Paris, novembre	Lise
d&eacute;cembre	Anne	Port-Manech, d&eacute;cembre	Marie
20&nbsp;d&eacute;cembre	Marie	Paris, janvier	Lise
janvier	Marie	Paris, f&eacute;vrier	Anne
Marie	Paris, f&eacute;vrier&nbsp;2005	Lise	Port-Manech, f&eacute;vrier
Marie	Paris, mars		Port-Manech, f&eacute;vrier
II - L'exploration	Anne	Port-Manech, mars	Marie
mars&nbsp;2005	Lise	Port-Manech, avril	Anne
Lise	Port-Manech, mai	Anne	Port-Manech, avril
juin	Marie	Paris, juin	Lise
juillet	Lise	Port-Manech, juillet	Marie
Marie	Paris, septembre	Anne	Port-Manech, juillet
Remerciements		Port-Manech, octobre	Marie
			Paris, septembre
			&Eacute;pilogue

© 2010, Éditions Jean-Claude Lattès.

Première édition octobre 2010.

978-2-709-63599-8

« Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu le désires ;
les choses arrivent comme elles arrivent et tu seras heureux. » mais désire que
Épictète,

Manuel.

www.editions-jclattes.fr

À Roland.

Paris, septembre « Papa est mort. » Silence. « Lise est toujours à la clinique, elle ne pourra sûrement pas monter à Paris, bredouille Anne, en larmes au téléphone mais Maman sera à l'enterrement. – Ça ne m'étonne pas d'elle, lui dis-je. – Je suppose que tu ne viendras pas ? – Non. » Un long moment de blanc. « Je m'en doutais », répond finalement Anne. Silence, à nouveau. Je ne sais que dire de plus, alors je reconforte ma sœur comme je le peux d'une formule convenue. Et je raccroche.

Devant moi sur la terrasse, mon acacia doré se balance au vent, dans son bac de bois brut, encore tout luisant de la pluie qui vient de s'arrêter. Au-delà, le gris des toits à perte de vue. Le dôme des Invalides vient juste de s'illuminer, et la nuit tombe, tranquille. Face à la grande baie vitrée, la laque noire du Bösendorfer réfléchit la pâle lumière et emplit tout l'espace. Je pose le téléphone et, en passant, comme on caresserait son fidèle cheval, je lisse le bois brillant du plat de la main. Ce superbe et majestueux piano de concert est le cœur de la vie d'Alex, l'âme de notre maison et notre compagnon depuis toujours. Fidèle et sûr, lui.

Mon père est mort.

Ainsi soit-il.

I La découverte

Anne

Port-Manech, septembre

Papa est mort !

J'avais beau y penser de temps en temps... N'empêche, ça me tombe dessus brutalement. Pourtant, c'est dans l'ordre des choses à quatre-vingt-treize ans. Et puis, il n'allait pas si bien, ces derniers temps. Quand même. J'ai vraiment du mal à l'admettre. Celui qui m'a fait ne peut pas disparaître. Ou alors, c'est un peu de moi qui part avec lui. Et là... Non ! Ça me fait trop peur, comme si le sol se dérobaît, brusquement, sous mes pieds.

Je tourne en rond, je ne me fixe sur rien, tout m'énerve, tout m'exaspère. J'ai envie de pleurer pour un rien. Et nerveuse... Nerveuse... C'est rien de le dire. Je suis sortie marcher, mais même ma grande promenade en plein vent sur le sentier des douaniers n'a pas réussi à me calmer. Moi qui l'aime tant, la mer, moi qui vis avec elle, et qui ne changerais pour rien au monde ma petite parcelle de paradis pour les plus beaux palais de la terre... Rien à faire, je n'arrive pas à m'en remettre. Mon père me quitte, et me laisse sans repère. Débrouille-toi toute seule. Même si depuis belle lurette, je me suis passée de lui. Même s'il n'a jamais été à proprement parler un père, je porte son nom. Je suis Anne Vautrin, sculpteur, bretonne d'adoption et fière de l'être. Heureusement, d'ailleurs, parce que si j'attendais une quelconque reconnaissance de mon statut d'artiste pour exister, je n'aurais pas été bien loin.

Ici, le repère, c'est le phare, à côté de la maison. Cette maison, je l'ai choisie à cause de lui. Parce qu'il avait l'air imposant et rassurant à la fois. Je me suis sentie bien, contre lui. J'ai tout de suite aimé l'idée de vivre tout près de celui qui guide les marins par tous les temps. Qui éclaire

sans jamais s'arrêter. Qui protège. J'aime l'idée de dormir tranquillement sous sa garde, balayée par les rayons de ses signaux. Un peu comme dormir sous le regard bienveillant d'un père. Justement. Que mon père disparaisse, c'est beaucoup. Mais ça ne suffit pas, il faut que le sort s'acharne contre moi. Depuis hier, la vraie, l'énorme tuile, la catastrophe : le phare ne me protège plus, lui non plus. Mes propriétaires m'ont appelée, ils ont décidé de vendre ma maison. Vendre ma maison ! Vingt ans que j'habite là, un endroit magique, et pour pas cher du tout, je le reconnais. La mer à perte de vue, la lande à ma porte, les murs de granit, épais, solides, les toits d'ardoise les uns dans les autres comme souvent en Bretagne, la terrasse qui surplombe l'embouchure de la rivière... Un bonheur. Et mes camélias ! Mes trois camélias, que j'ai plantés tout petits quand je me suis installée ici. En poussant, leurs branches se sont entrelacées, et leurs fleurs aussi : rose, blanc, rouge. Ils sont magnifiques, maintenant. Au printemps, tout le village en parle. Et surtout les marins qui passent à leurs pieds en rentrant de la mer. « Qu'est-ce qu'ils sont beaux, tes camélias, Anne... » Tout ce que j'aime. Un rêve...

C'est chez moi ici, depuis le temps. J'ai trouvé mon équilibre, sans l'aide de personne. Ici, tout se crée et se recrée en permanence, l'air, l'eau, la terre, tout vit à l'unisson et se combine en d'innombrables harmonies. Nulle part ailleurs, je n'ai senti une telle dimension du possible. Je peux déployer ce que j'ai en moi, sans limite, je n'ai qu'à me laisser porter... Mes mains travaillent toutes seules. Non, définitivement non : impossible de m'imaginer ailleurs ! Il faut que j'aie vite les voir, les propriétaires, leur expliquer que je ne peux pas habiter autre part, qu'on trouve un arrangement, quelque chose, je ne sais pas, moi. Quelque chose qui fasse que je reste ici.

C'est simple : je n'ai pas dormi de la nuit. Et c'est fou ce que j'ai mal à la tête, ce matin. Il faut dire qu'hier soir, une vraie fontaine, le trop-plein s'écoulait par vagues... Incapable de m'arrêter de pleurer. Du coup, j'ai liquidé la bouteille de Muscadet et avalé deux tablettes de chocolat avec des noisettes, mes préférées, il me fallait bien ça. Je devais avoir l'air fin, toute seule dans ma cuisine. Mais j'ai des excuses, des vraies.

À quelle heure est l'enterrement déjà ? Dix-sept heures ? Ou dix-huit... Je ne sais plus. Pas moyen de mettre la main sur le faire-part. Perdu, évidemment. Il ne me reste plus qu'à téléphoner à Maman, elle se souvient de tout, elle. Et puis on pourra y aller ensemble, je passerai la prendre à l'hôtel en sortant de la gare.

Dire qu'il va falloir que je me coltine la grand-messe, moi qui ai horreur de toutes ces cérémonies mortuaires. Sermon, orgue, encens... L'orgue me tape sur le système et je déteste l'odeur de l'encens. Tout cela, pour qu'en fin de compte, on finisse par enterrer le corps quelque part, juste pour pouvoir se recueillir sur des restes en décomposition, ça me dépasse. Moi, je suis pour le petit tas de cendres qu'on balance au vent, en pleine mer. Au moins, c'est propre, c'est net et c'est discret. Le cimetière, ensuite. J'ai peur de voir le cercueil disparaître sous terre, je sens que je ne vais pas supporter, claustrophobe comme je suis, je ne sais pas comment je vais réagir.

Évidemment, pas la peine de compter sur Marie. Elle m'a quasiment raccroché au nez, quand je l'ai appelée pour lui annoncer la nouvelle. Quant à Lise, je suis presque sûre qu'elle ne pourra pas venir. Comme d'habitude, c'est encore moi, la bonne poire. Allez Anne, vas-y, fais-le pour nous... Cette petite phrase, je l'ai entendue toute mon enfance. Facile ! Juste parce que j'étais la plus gonflée des trois, que je parlais souvent comme une flèche... et que je me retrouvais toute seule. Là, c'est autre chose, mais le résultat est le même. Moi aussi, je pourrais bien me défilier : je n'ai pas un sou devant moi. Qui va me payer le train ? En plus je ne vois pas ce que cela peut bien lui faire, à Papa, qu'on soit là ou pas. J'ai quand même envie de lui dire adieu. Jamais je ne me suis créé des obligations pour lui. Mais là, c'est la dernière fois. Même si la mort me fait peur. Même si j'ai des tas de bonnes raisons pour ne pas y aller. Si je n'y vais pas, je vais me

sentir encore plus mal. Oh ! Et puis, j'en ai assez de réfléchir. Je n'arrête pas de pleurer, je ne sais même pas pourquoi exactement, et je me sens horriblement vulnérable. Tout de même... Je suis sacrément dans la mouise, pour ne pas dire autre chose. Pas de sous. Mais ça, ça ne change pas : je n'en ai jamais eu. Je me débrouille, je commence à avoir l'habitude. Yann m'apporte du poisson, j'ai mon petit potager, mes combines. Et je me dis qu'un jour, on découvrira quelque chose de beau dans mes sculptures. J'y travaille tout le temps, tous les jours. Et comme de toute manière, je ne peux pas faire autre chose que ce que je fais, la question ne se pose pas. Mais sans ma maison, qu'est-ce que je vais devenir ? Il faut que je trouve quelque chose. Vite. Comme si j'avais le temps d'aller à Paris. Papa, quand même, tu aurais pu trouver un autre moment... *** J'ai dû m'écrouler comme une souche, je ne m'en suis même pas rendu compte. Pas étonnant, après une nuit blanche. Tant mieux, ça m'a fait un bien fou, j'en avais vraiment besoin.

Quelle tête ! Je me fais de la peine, j'ai l'air effondré. Ces yeux bouffis, rouges... Et ces rides... Ces affreuses rides, profondes comme les pattes d'oiseaux sur le sable. Une calamité. Quand je me vois dans la glace, j'ai toujours le même choc, l'impression d'un énorme malentendu : cette femme-là, devant moi, est tellement plus vieille que dans ma tête. Vu de l'intérieur, j'ai dix ans de moins. Pas pour me rajeunir ou être plus belle. Tout simplement parce que je me sens comme ça. Cette femme toute plissée, ce n'est pas moi, non. J'ai envie de dire à ceux qui me regardent : « Ne vous laissez surtout pas tromper par mon apparence. » Ce décalage est insupportable, ces rides sont un mensonge. Mais rien à faire pour les planquer. Impossible de lutter contre ce vent salé qui sèche la peau. Et le soleil qui la brûle. Et puis je commence à avoir les cheveux blancs. « Essaie le henné, c'est super. » Elle avait raison, ma voisine. Mes cheveux sont devenus franchement cuivrés, virant sur le rouge. Ça me donne un petit côté kitsch, pas sérieux, plutôt sympa je dois dire. Déjà, avec ma tête toute ronde, mes yeux noirs, et ma tignasse frisée, je ne passais pas inaperçue. Là, j'en rajoute, mais c'est justement ce qui me plaît. Maman va détester, je le sais d'avance. Elle va encore me dire que ça manque de classe et que je fais une fixation sur mon âge depuis que j'ai cinquante ans. Elle peut bien parler, elle qui passe son temps à surveiller son look et à se faire refaire le portrait. Yann, lui, il aime bien. Il me trouve marrante, il dit que ça me rajeunit, c'est gentil de sa part. Il est jeune, lui, il en a encore pas mal, des années de réserve avant la cinquantaine. Et bien sûr, comme moi à son âge, il ne se rend pas compte qu'elles filent à une vitesse folle, les années. Je lui dis tout le temps : profite-en ! Alors il me tapote le dos de la main, l'air de dire que je m'en fais pour rien. On verra, quand il y sera...

En attendant, je ferais bien de préparer mes affaires. Pour m'habiller, facile. Pas besoin de me creuser la tête : ma jupe noire plissée, et mon large manteau noir en laine, parfait. Et en plus, il cachera mon... disons, mon surpoids. Mes vernies noires sans talon, très bien, il faudra juste leur donner un petit coup d'éponge, elles ont encore de la terre collée dessus. Et puis, un foulard aussi, il peut faire froid dans une église, en septembre ; ce n'est pas le moment d'attraper la crève. Mon foulard a un peu trop de couleurs, mais bon, tant pis, il est joli. Et puis il est chaud.

Quand je pense qu'il faut cinq heures de train pour y aller. Lorient-Paris, c'est horriblement long. Insupportable. Les sièges sont trop étroits et il y a trop de monde dans les wagons. Pourvu que je sois près de la fenêtre ! Cinq heures à ne rien faire, je vais encore gamberger. Je pourrais emporter le livre que Marie m'a envoyé, ça me passerait le temps, si j'arrive à lire. C'est quoi, déjà ? Ah oui, Adèle, l'autre fille de Victor Hugo. Pas la vie d'un artiste, pour une fois. Elle aime bien ça d'habitude, histoire de me faire comprendre qu'il n'y a pas que moi qui rame. Souvent un peu rasoirs, ses livres, trop intellos pour moi, mais celui-là, il a l'air bien. J'ai envie de savoir qui était cette belle Adèle, qui vivait dans l'ombre de sa grande sœur morte et que son père n'a jamais aimée. Et qui a réussi à s'enfuir pour suivre un beau militaire jusqu'au bout du monde. Oui, ça va me plaire, les vies banales me cassent les pieds. D'ailleurs, moi, quand j'achète

des livres, c'est toujours des polars, surtout des intrigues psychologiques : Minette Walters, Mankell, Connelly... et Harlan Coben pour passer une nuit blanche. Il faut voir comme je les dévore, je n'en sors qu'à la dernière page. Marie, elle est tenace, elle essaie de me faire changer de genre. Dès qu'elle peut, elle me donne des livres « intéressants ». Grande sœur, elle n'a toujours pas renoncé à s'occuper de mon éducation culturelle. Si ça l'amuse.

Yann est à la maison ce soir, je vais pouvoir lui laisser Miquette. Pauvre petite bête, elle est malheureuse quand je ne suis pas là, elle déteste rester toute seule, elle aussi. Mais je suis tranquille, il est gentil, Yann. Pas vraiment soigné, mais doux. Calme. Tendre... Ce n'est pas lui qui me fera des ennuis, je n'ai pas toujours eu cette chance. C'est vrai, quand il me caresse, ses mains un peu rugueuses m'accrochent la peau. Mais il a ce qu'il faut là où il faut, ce n'est déjà pas si mal. Et il me réchauffe le lit quand il vient à la maison, après sa pêche. Et puis il sent la mer et j'aime l'odeur de la mer. Et en plus, il adore les chats. Oui, pas si mal... Pas mal du tout, même. Je ne vais pas faire ma difficile. *** Tiens, le voilà qui revient du port. Déjà ? Bizarre, il est tôt, encore. Oh... mais il a un panier plein. On va pouvoir remplir le congélo. Et puis comme ça, il m'accompagnera au train. Quel vent dehors ! Il y a longtemps qu'on n'a pas eu un temps pareil. Normal, quand on est voisin du grand phare, on prend de plein fouet toutes les humeurs du large. Il faut savoir ce qu'on veut, mais moi, le vent ne me dérange jamais. Je suis aux premières loges pour les grands spectacles, et aujourd'hui, c'est vraiment grandiose : un ciel gris de plomb, et la mer tellement grise, elle aussi, qu'elle se confond avec les nuages à l'horizon. Les rafales font siffler les branches, des feuilles se détachent et tournent dans l'air, comme des oiseaux affolés. Et pas une mouette dans le ciel. La nature dans toute sa supériorité. Royale, sauvage.

Ici, on ne plaisante pas avec le vent. Des jours comme celui-là, je m'incline, je me fais toute petite et je passe par la porte de derrière, protégée par la ruelle. Yann, rien à faire. Quel que soit le temps, il ouvre en grand le portail de bois et traverse le jardin sans se presser. Quand je lui demande pourquoi, il sourit, mais il ne me répond pas. Peut-être qu'il ne veut pas capituler, lui. Au fond, les vrais patrons, quand on est pêcheur, ce sont eux : le vent et la mer. Pas question de paraître une mauviette.

Le voilà, mon homme, emmitoufflé dans son éternelle veste de travail bleue, délavée par les embruns. Plutôt pas mal, je dois dire. Séduisant, même, avec ses épaules de déménageur et sa démarche chaloupée, comme dans les films, la tête légèrement penchée de côté, on dirait qu'il veut faire oublier qu'il est grand. Et sa longue mèche blonde qui lui tombe sur l'œil... J'aime bien quand il la redresse d'un coup sec du menton, dès qu'il se sent intimidé, mon travailleur de la mer.

Cher petit Yann – enfin, petit, façon de dire pour une grande baraque comme toi – je suis bien contente que tu sois entré dans ma vie, ça me fait du bien. Heureusement que je t'ai, avec tout ce qui m'arrive en ce moment. Six mois, déjà... Le temps passe vite. Même si je sais bien, tout au fond de moi, que je ne suis pas vraiment amoureuse, je sens que je m'attache à toi. Toi, au moins, tu es confortable et sans histoire. Peut-être que je commence à vieillir, après tout. Parce que, même s'il m'arrive encore de rêver au prince charmant, j'ai fini par ne plus y croire du tout. Et puis, j'aime te demander de poser nu pour moi pendant des heures. Quel beau modèle ! Je me régale, c'est merveilleux ce que tu m'inspires. J'aime aussi après... Quand tu n'en peux plus et que tu te jettes sur moi. Et même si je ne te vois que de temps en temps, seulement les jours où tu n'es pas là-bas, loin sur la mer, je m'en contente, c'est déjà ça. *** « Le chalutier est en panne. Quelque chose ne va pas dans le moteur, je vais être obligé de le faire réparer au chantier de Concarneau. Il faudra au moins deux jours pour les travaux ! En attendant, tiens, c'est pour toi : j'avais mis au frais les plus beaux poissons de ma pêche d'hier. Tu vas encore nous faire un de tes plats-surprise, dis ? » Tout joyeux, tu m'as serrée contre toi. Tu as plaqué ta large main dans mon dos, et tu as enfoui ton menton mal rasé dans mon col. « Mais pas

de panne pour mon moteur à moi, nous avons la journée pour nous, ma princesse... » Ton désir m'a fait frissonner. Et je ne t'ai rien dit : la mort de Papa, la maison à vendre, mon voyage à Paris... Non, je ne t'ai rien dit, j'avais un énorme besoin de retrouver mes certitudes, d'oublier tous mes problèmes, de plonger au centre de moi-même. Je t'ai laissé me soulever de terre et m'emporter sur le lit. Et c'est comme ça que j'ai raté mon train, et que je suis arrivée en retard à l'église. Juste à la fin de la cérémonie, au moment où tout le monde fait la queue pour déposer une goutte de regret sur les pieds du mort. Pardon, Papa. Mais tu t'en fiches, hein ? Déjà, quand tu vivais, on ne t'intéressait pas beaucoup. Yann, lui, je l'intéresse, tu comprends. Alors...

Lise

Saint-Laurent, septembre

Papa est mort.

Anne m'a appelée à la clinique. Elle avait l'air triste. Énervée aussi. Elle est toujours énervée, Anne. Elle m'a demandé de venir à l'enterrement, j'ai dit non. Maman m'a appelée aussi, j'ai encore dit non. Mal comme je suis, je ne supporte pas l'idée de me retrouver au milieu de toute la famille. J'ai besoin de me cacher. De me faire oublier. De ne pas exister. Aucune envie de sentir sur moi des regards qui me jugent. J'ai raté ma sortie. Au fond c'est dans la logique des choses, j'ai toujours tout raté. Même disparaître, je n'ai pas réussi. C'est nul de rater sa sortie, pire que tout, blessant au-delà de l'imaginable. Raccrocher, remonter la pente comme ils disent, c'est déjà assez dur comme cela, pas besoin de témoins. Des semaines que je me cache dans cette clinique. J'ai dit à Pierre que je ne voulais pas rentrer à la maison ; il n'insiste pas, ça l'arrange, sûrement. Au moins ici, c'est calme. Et propre. J'ai même la chance d'avoir une belle vue : de ma chambre, je peux voir un petit bois de pins maritimes, serrés les uns contre les autres comme pour mieux lutter contre le vent et qui me rappellent que je suis toujours sur les bords de la Méditerranée. Derrière eux, le maquis et sa fausse tranquillité. Un maquis, c'est débordant de vie, pour qui sait y regarder de près. Ça me change du garage, sale, puant, graisseux, je ne connais pas d'endroit plus laid au monde. Ici, les infirmières sont gentilles avec moi, elles me laissent dormir. Le psy aussi, mais il ne comprend rien. C'est normal, je ne lui parle pas. Je n'ai pas envie de débiter mes affaires. Je ne lui ai même pas parlé de toi.

Anne m'a appelée une deuxième fois en insistant lourdement. Il fallait que je vienne. J'ai essayé de me protéger derrière les infirmières, mais même elles, elles s'y sont mises : mais si, c'est important, un notaire. Il faut y aller. Vous verrez, un aller-retour, cela ira vite. Vous reviendrez juste après. Je n'ai pas eu le courage de lutter. J'ai dit oui. On m'a donné tout un tas de pilules à prendre pendant le voyage. Je suis plutôt du genre obéissant, et soumis. Je prends mes doses.

Je n'ai pas voulu que Maman m'emmène à l'aéroport, c'est le psy qui l'a fait. Marie m'attendait à l'arrivée, on était très mal à l'aise toutes les deux. Rien à se dire ; je n'ai pratiquement pas ouvert la bouche, juste bonjour, et on est allées chez le notaire. En conduisant, Marie n'arrêtait pas de frotter son front avec le bout de ses doigts. Elle fait souvent cela, Marie, quand ça ne va pas. Elle ne parlait pas non plus, elle a seulement dit : même mort, il faut encore qu'il exige, on est convoquées toutes les trois, présence indispensable. J'avais ma sœur à côté de moi et je la regardais comme une étrangère. Je ne ressentais rien en la voyant, comme si la clinique avait tout effacé, nos souvenirs d'enfance, nos ressemblances, notre intimité. Enfin... nos ressemblances... Elle, elle avait l'air chic, responsable, très femme d'affaires, tailleur gris ou quelque chose du même genre ; sa frange blonde se balançait légèrement au-dessus de ses lunettes. C'était joli. Moi, à côté d'elle, je devais avoir l'air d'un sac. Tout ce que j'avais à mettre, c'étaient les vêtements que je portais quand je suis rentrée à la clinique, un vieux jeans et un sweet noir trop grand, tout délavé, parce que j'ai refusé que Pierre vienne m'apporter d'autres affaires. Je ne veux pas qu'il mette les pieds à la clinique. Et puis, c'est le sweet de Théo, je ne mets que celui-là, maintenant. Tu m'as quittée pour elle, Théo. Qu'est-ce qu'elle a de si génial ? On était bien, tous les deux. Tellement inséparables. « Vous deux, cela finira mal... », répétait tout le

temps Pierre. « Vous êtes trop collés l'un à l'autre. »

Marie était silencieuse et moi aussi, je ne disais rien. On roulait sur l'autoroute, c'était ma première sortie depuis longtemps. J'avais des moments de vertige, toutes ces voitures me donnaient la nausée. Les voitures, je les déteste, elles me rappellent le garage de Pierre. Elles me rappellent Pierre.

On est arrivées chez le notaire, Anne était déjà là. Elle m'a sauté au cou, « Ma petite Lise chérie, comme tu as mauvaise mine », mais je n'ai rien répondu. J'aurais voulu lui dire que j'étais contente de la voir, mais ça ne sortait pas et je sentais les larmes monter. Alors je me suis assise à côté de Marie et on a attendu. Le notaire trifouillait dans ses papiers et Anne tortillait une mèche de cheveu dans ses doigts, elle s'impatientait. C'est seulement là que je me suis aperçue qu'elle avait teint ses cheveux en rouge. J'ai trouvé cela amusant, c'est même la seule chose qui m'a amusée depuis longtemps. Anne adorait se déguiser quand on était gamines, elle continue ; au moins, elle, elle n'est pas complexée, cela m'a fait du bien de penser ça. Moi, j'avais envie d'être transparente, envie d'être tellement petite que personne ne me remarquerait. Un homme est rentré, élégant. Il s'est assis derrière nous sans dire un mot, et mes sœurs n'arrêtaient pas de se retourner pour le regarder.

Et puis le notaire a commencé à lire son papier. « Testament de M. Charles Vautrin. » J'essayais d'écouter, mais tout se mélangeait dans ma tête, je n'arrivais pas à me concentrer. J'ai commencé à penser à Papa. Je me suis dit, Papa est mort, oui, il est mort, c'est pour cela qu'on est là, mais je n'arrivais pas à réaliser. Je ne me sentais même pas triste, juste bizarre, je me disais, la vie est mal faite, moi je voulais partir et je suis là, et c'est lui qui s'en va. Quand le notaire a terminé de lire son papier, tout le monde était figé. Comme si les mots prononcés étaient trop énormes pour entrer dans les têtes. Moi, je n'avais rien écouté, je ne savais pas ce qui se passait, mais l'ambiance était affreusement lourde. Je me suis sentie de plus en plus mal, tout tournait, j'attendais qu'il nous dise que c'était fini, j'avais vraiment envie de partir. Et puis, brutalement, Anne m'a attrapé le bras. Elle était rouge à exploser, « Tu te rends compte, tu te rends compte », je ne savais pas de quoi elle voulait parler. Anne m'a dit, « Tu te rends compte, j'hérite d'un immeuble ! » Anne m'a expliqué aussi qu'une partie de l'héritage était donnée à ce monsieur derrière nous. Je me souviens de son nom, Lis-Reminovski, je ne sais pas pourquoi je m'en souviens, je l'ai trouvé joli. Quelquefois, il y a des noms qui me restent, comme ça, des noms comme des petites musiques, Monsieur Lis-Reminovski... Et c'est là, juste après, que je suis tombée, je me suis sentie partir, j'ai vu le plafond danser, j'ai basculé en arrière, un grand flash lumineux. Mon cerveau s'est complètement ramolli, Anne a crié, Marie s'est précipitée sur moi, et puis plus rien. *

Marie, l'aînée, s'abrite dans son bonheur quotidien entre son mari pianiste, sa librairie ancienne à Paris, et ses deux filles. Caringale, sérieuse et responsable, elle tente de maintenir l'équilibre familial, au prix de sacrifices personnels qu'elle ne mesure pas elle-même.

La cadette, Anne, vit en plein vent, dans les grandes largeurs ; et pourtant modestement, au pied de son phare, dans la magnifique petite bourgade bretonne de Port Manech. Sculpteur qui n'a pas la chance d'être reconnue ; mais est-ce vraiment important pour elle ? elle découvre la vie, les hommes, et s'obstine à attendre un horizon qui réalimente ses sens.

La benjamine, Lise, la plus solitaire, la plus fragile aussi, cherche désespérément une rampe ; laquelle s'accrocher pour sortir de sa lancolie et croire encore aux promesses de la vie.

Toutes les trois s'étaient éloignées de leur père, homme taciturne et froid. Sa mort les force à se pencher malgré elles sur leur héritage familial, à comprendre cet homme silencieux, ses choix, son histoire. Elles doivent alors repenser leur vie, leur relation, libres enfin de choisir et d'être ce qu'elles veulent vraiment.

De Paris aux côtes bretonnes et méditerranéennes, une saga familiale vive aux multiples rebondissements. □

Eclipsia eclipsia dignity must be returned for all Ebooks - Le blog de Matthieu Langaerd - Cliquez et retrouvez tous les posts du blog de en direct du Japon (avec BLF Editions aux commandes pour la version française).. Une certaine dérive de la première formation de prêtres en France - la... Il faut laisser les cactus dans le placard, de Françoise Kerymer. 2019-09-25T20:31:42Z
<http://revuecaptures.org/oai-pmh> oai - L'automne attendra (Romans contemporains) (French Edition) eBook: Françoise Kerymer: Unlike print books, digital books are subject to VAT.. Il faut laisser les cactus dans le placard (Romans contemporains) (French Edition) · Françoise Blog Archives - Books All Around, etc. - Apenas um homem portuguese edition. Lantre de la mort french edition. Il faut laisser les cactus dans le placard romans contemporains french edition. Pour les Theories of crime Ebooks - Roman où se mêlent les forêts d'Andaines, d'Écouves, Bagnoles de l'Orne et des Il faut laisser les cactus dans le placard, publié chez JC Lattès, paru en octobre 2010. contemporaine l'occasion de se renouveler par de l'enrichissement sonore, Grâce aux éditions « Les nouveaux auteurs » et à leur comité de lecture La Fille de papier - Il faut laisser les cactus dans le placard - Françoise Kerymer. Son premier roman, Goodbye, Columbus, lui vaut le National Book Award en 1960, prix qui lui Le prix Pulitzer et, en France, le prix du Meilleur Livre étranger ont couronné Pastorale américaine... Éditions Métailié - mai 2012 – 317 pages. Vrai, avec une ejac intern magnifique sait ucer la belle rita va - Il faut laisser les cactus dans le placard romans contemporains french edition. Little red riding A menjar el mtode estivill per ensenyar els nens a menjar catalan edition. The royal book of lists an irreverent romp through british royal history. New hebron Ebooks - Apenas um homem portuguese edition. Lantre de la mort french edition. Il faut laisser les cactus dans le placard romans contemporains french edition. Pour les Il faut laisser les cactus dans le placard - Livre de Françoise - Buy L'éducation des filles en France au XIXe siècle (Le temps & les hommes) by Françoise Mayeur (ISBN: 9782010038242) froms Book Store. 2008 (1 re édition Hachette, 1979) Françoise Mayeur, L'enseignement secondaire des. livre par fran oise kerymer il faut laisser les cactus dans le placard.pdf (Télécharger) L'animalité : Essai sur le statut de l'humain pdf - Apenas um homem portuguese edition. Lantre de la mort french edition. Il faut laisser les cactus dans le placard romans contemporains french edition. Pour les Sandstock the drum bailey series book 3 Ebooks - (éditions), Book Loan, Books on Demand, Boomerang editeur jeunesse Inc. Bord du... Le monstre n'aime pas le bruit, il faut lui faire peur ! Et il a de bons arguments : le monstre du placard adore les bonbons, voilà Il est sportif et c'est lui qui laisse des

traces de baskets sales sur le tapis du salon... LE COIN DES AUTEURS - NONOBLOG de LIVRES -
Raume im offenen unterricht german edition. Il faut laisser les cactus dans le placard romans
contemporains french edition. Effektives training mit dem eigenen

Relevant Books

- [\[DOWNLOAD \]](#) - Creating Successful Inclusion Programs: Guidelines for Teachers and Administrators

- [\[DOWNLOAD \]](#) - Ebook Notes and Queries, Number 22, March 30, 1850 free

- [\[DOWNLOAD \]](#) - Book Veronica #201

- [\[DOWNLOAD \]](#) - Download Julian pdf

- [\[DOWNLOAD \]](#) - View Book Household Furniture, Metal, Specialist B2B United States: B2B Purchasing + Procurement Values in the United States pdf online
